

Fati

Je ne pouvais pas rester là, il fallait que j'aïlle aux nouvelles. Il n'y avait plus de téléphone. Sur la route, j'allais sûrement trouver quelqu'un. John s'était mis à déblayer avec des voisins. Je lui ai dit : « Je vais voir plus loin. »

J'ai avancé droit devant moi. Partout, comme en écho, des voix se répondaient : « Port-au-Prince, Delmas, tout est détruit ! », « le Palais national est par terre. Il ne reste rien !

Mon Dieu ! Pitié ! » À chaque seconde enflait la perception de la catastrophe. J'ai avancé encore et, dans la courbe de la rue, je n'ai plus rien reconnu. Près d'un gros tas de gravats à l'emplacement de l'or-phelinat, des femmes pleuraient. Près d'elles, à même le sol, des petits corps sans vie. Sur le côté, une chaîne humaine s'acharnait sur les éboulis. À mains nues, on soulevait des pierres pour les jeter plus bas. Des hommes tapaient avec des massues qui sem-blaient dérisoires. Harassés, ils balançaient leurs bras de toutes leurs forces, comme si c'était leur dernier coup, et ils recommen-çaient, avec la rage de l'espoir.

Pétrifiée, j'ai laissé mes yeux errer vers l'autre côté de la cour jusqu'à un groupe d'enfants par terre, certains endormis, d'autres silencieux, figés dans une posture de momie. Je me suis approchée. Quelques-uns m'ont saisi du regard, comme on s'agrippe à une bouée. Alors je me suis assise avec eux, dans la poussière. Et j'ai commencé à fredonner, puis à chanter

<i>Yon ti pye popyo ki genyen</i>	Un petit bananier qui avait
<i>3 ti fèy.</i>	3 feuilles
<i>Yon ti van vini, li mèt tout atè.</i>	Un petit vent venu a tout mis à terre

<i>Dodo pitit papa pa la.</i>	Fais dodo petit, papa n'est pas là
<i>Se Manman tou sèl ki nan lanbara.</i>	C'est maman toute seule qui est dans l'embarras

Ces comptines que d'habitude je fredonnais sans en peser les mots, dans cette nuit impitoyable, se chargeaient de toute leur gravité. À hauteur d'yeux, nous sommes restés liés, les enfants et moi, suspendus à notre imaginaire pour ne pas nous laisser engloutir par le chaos qui nous cernait. Combien de temps suis-je restée là ? J'ai épuisé tout ce que j'avais appris comme comptines tant avec Alice qu'avec Rosie. Au milieu d'une petite chanson de rien du tout, la terre a encore tremblé sous nos fesses. Autour, des cris se sont élevés, déchirants d'impuissance, mais personne n'a bougé. Où aller de toute façon ? Je ne me sentais pas d'abandonner les enfants maintenant.

La nuit nous avait déjà tous enveloppés quand John est venu me chercher. Je ne sais pas comment il m'a trouvée. Nous avons peu parlé. D'autres femmes ont pris le relais auprès des enfants. Les hommes ont dû laisser leur massue ; j'ai entendu les chiffres, les morts déjà dénombrés, mais je ne voulais pas les imprimer dans ma mémoire. Je n'ai pas non plus voulu compter les corps alignés, maculés de poussière. J'ai pensé à tous ceux qui restaient encore à délivrer sous ces tonnes de béton, sans mesurer vraiment notre impuissance. John me dissuada de continuer vers Nan Koton. Il craignait les répliques qui pouvaient être plus violentes que le séisme lui-même. Il fallait s'organiser pour la nuit. En ce début d'année, comme nous n'avions pas encore repris les activités avec les tout-petits du quartier là-haut, nous avions des tapis de mousse dans un placard de la maison, pas loin de la porte d'entrée. John et moi, nous avons décidé qu'on pouvait tenter le coup d'aller les chercher. On s'est engouffrés tour à tour dans la salle. On a sorti une dizaine de tapis. On en a gardé quatre en prévision. Les autres, on est allés les porter à l'orphelinat.

De retour dans la cour, on a trouvé Alice. On s'est serrés comme si on ne s'était pas vus depuis des années. À Nan Koton, beaucoup de maisons avaient glissé sur les flancs de la ravine. La famille d'Éliane était saine et sauve, mais leur maison détruite. Celle de Vinila et Mondésir, en tôles, avait résisté, et puis des blessés, des blessés... Alice devait repartir, elle m'a encore serrée dans ses bras, disant : « Demain, ça ira mieux ». Après quelques pas, la nuit l'a engloutie parmi la multitude de formes qui continuait à marcher. Je me suis mise bêtement à répéter : « Demain, ça ira mieux », comme une incantation, prise d'une sorte d'euphorie : « Demain, ça ira mieux ».

La cour a commencé à être envahie par des voisins, plus ou moins connus. Certains qui passaient d'habitude sans nous regarder, d'autres qui venaient frapper à la porte pour avoir de l'aide ou en offrir parfois, ou bien cueillir quelques feuilles de liane-painier. Nous étions là, sans mots, juste quelques murmures, à nous installer pour la nuit, les uns contre les autres, abattus par le monstrueux courroux des entrailles de la terre.

Après les tapis, nous avons sorti quelques boîtes de biscuits à partager. Je n'avais pas faim ; j'étais barbouillée : une sorte de mal de mer, ou plutôt mal de terre. John aussi avait essayé de joindre sa famille. Pas plus de tonalité. Nous n'osions pas en parler.

Des hommes enterraient des corps de l'autre côté de la rue, en face de la maison, sous les bananiers. Quelqu'un debout parmi nous entama une invocation. En chœur, des voix lui répondirent : « Pitié, Seigneur ». Il fit lever l'assemblée. John et moi étions figés dans notre silence. Notre voisin nous a pris par les bras pour nous faire lever, mais nous sommes restés assis. J'ai juste fait un sourire. Ça a duré une bonne partie de la nuit. Puis la fatigue a engourdi peu à peu les esprits. Je pensais : « Est-ce qu'on va survivre ? » La terre avait tremblé encore et encore. Des voix continuaient de colporter des noms de morts, illustres ou inconnus. Quels bâtiments avaient résisté ?

À un moment, deux jeunes sont entrés dans la cour, épuisés, perdus. On les a rassurés : non, aucune victime dans l'immeuble

réduit en un tas de béton d'où dépassaient des barres de fer. Oui, bien sûr, ils pourraient dormir là, avec nous. Ils racontaient la ville démantibulée, et la frayeur des gens à Cité l'Éternel. Quelqu'un y était passé en courant, annonçant la montée des eaux, un tsunami. Tout le monde avait fui, sans se retourner.

Dans mon semblant de léthargie, tant de personnes défilaient devant mes yeux. Je n'osais pas en retenir une seule, de peur que des raisons objectives ou imaginaires ne me fassent conclure que je ne la reverrais plus. Le visage de Laurent revenait souvent parmi les familiers. J'avais entendu dire que toutes les maisons de Lalue étaient par terre, pire à Delmas. J'imaginai Laurent dans sa voiture, quelque part entre Lalue et le lycée français. Avait-il pu récupérer ses filles ? Je le revoyais près de moi, il y a quelques heures, auprès de Vinila. Ça me paraissait si loin maintenant. Dans une autre vie...

De l'autre côté de notre désespoir ici, de l'autre côté de la mer là-bas, j'imaginai l'ahurissement et la panique des miens. La nouvelle devait déjà tourner en boucle dans tous les journaux télé du monde. Ma mère, comment l'apprendra-t-elle ? Quelqu'un d'inconscient n'allait-il pas l'appeler en pleine nuit ? Ou bien au petit jour, demain, un de ses voisins, délicatement viendrait-il la visiter avant même qu'elle n'ouvre son transistor ? Commencera alors une journée d'angoisse pour elle. Et pour combien d'autres ? Jusqu'à quand devrait-elle attendre pour savoir, avec Patrick, Maximin et Mélanie ? Et les avions, pourront-ils atterrir ici, pourront-ils décoller ?

Qu'advient-il de nous ? Jusqu'où le pays était-il touché ?

Ma mère, encore... On dit qu'un parent survit mal à la disparition de son enfant. Et l'inverse ? J'ai vécu avec, en moi, le visage de mon père, le son de sa voix, la chaleur de son regard. Il a toujours été présent. Tout à coup, j'ai senti comme une brûlure sur mes joues. De mes paupières déjà lourdes, mon vieux chagrin s'est mis à suinter. Moi qui croyais l'avoir amadoué... Je n'étais encore qu'une enfant, pourtant je me souviens : mon père est mort, une fleur à la main. Une de ces orchidées qui, une fois

vendues au marché, nous payaient le riz, le cari, et les affaires d'école. Il était tombé d'un arbre, dans la fraîcheur d'un matin magnifique au cœur de la forêt. Jamais je n'ai voulu éloigner de moi sa mystérieuse présence, toujours, partout. Elle est restée en moi comme une force, une force qui me suffisait. Peut-être est-ce d'ailleurs grâce à elle que j'ai pu quitter mon île ? Peut-être est-ce à cause d'elle aussi que je n'ai jamais été sûre qu'une histoire d'amour pouvait durer ? Comment ma mère avait-elle pu résister au chagrin ? Sans doute à cause de ses responsabilités vis-à-vis de nous, ses enfants. Mais plus d'une fois, je l'avais surprise, rêveuse, devant la seule photo qu'elle avait de lui.

Un bébé a pleuré, sa mère s'est réveillée. Elle l'a pris sur son sein. Le silence est revenu.